

Un universitaire américain prend le hip hop aux mots

Le champ du rap

Richard Shusterman, professeur de philosophie, consacre au rap une étude passionnante. Et affirme la nécessité d'une critique sérieuse des arts populaires

La quarantaine juvénile, Richard Shusterman enseigne la philosophie à Temple University, à Philadelphie. Il publie simultanément en France et aux Etats-Unis « l'Art à l'état vif » – qui porte en sous-titre : « la Pensée pragmatique et l'esthétique populaire » –, ouvrage qui propose une réflexion pour le moins décapante sur « les formes d'expression artistiques qui dominent notre monde, je veux parler des arts populaires diffusés par les mass media, traditionnellement desservis et malmenés par les philosophies conservatrices de l'art ». Et comme pour aggraver son cas, Richard Shusterman s'est plus précisément intéressé au rap, genre musical qui ne jouit pas d'une formidable réputation dans les milieux universitaires...

Richard Shusterman est également minoritaire dans ses options philosophiques puisqu'il a choisi comme outil de travail la pensée pragmatique de John Dewey, philosophie typiquement américaine qui a été totalement occultée par un autre courant majeur de la pensée esthétique d'outre-Atlantique, la philosophie analytique (1). Le pragmatisme, qui ne porte pas ce nom par hasard, approche les objets culturels sans a priori normatif. Richard Shusterman aborde par exemple avec la même démarche critique et un esprit singulièrement démocratique un poème de T.S. Eliot et un rap du groupe Stetsasonic : « Rapprocher ainsi, dans un même livre, le modernisme d'avant-garde et le hip hop est peut-être symptomatique de l'éclectisme postmoderne, mais je préférerais y voir l'emblème d'un idéal socioculturel où l'art soi-disant noble et l'art prétendument bas (ainsi que leurs publics respectifs) trouveraient une expression et une légitimité en dehors de toute hiérarchie oppressive, un idéal où la différence serait acceptée sans honte ni domination. »

Mais pourquoi le rap ? « D'abord, répond Richard Shusterman avec un sourire malicieux, parce que j'ai toujours aimé la musique noire. J'ai été d'abord pris par le rap en le dansant ! Ensuite



Richard Shusterman

j'ai commencé à écouter attentivement les paroles, qui sont parfois très futées. En tant que philosophe, j'ai tout de suite beaucoup aimé le défi que j'y trouvais à toute forme de compartimentation – traditionnelle en philosophie – entre le savoir, la politique et l'art. Dans cette tripartition kantienne et webérienne, l'art reste toujours sur un piédestal, quelque chose de très beau mais sans lien avec le reste de l'expérience humaine, et sans pouvoir. Pour le pragmatisme, en revanche, l'art est un moyen de reenchainer la vie. »

L'analyse que Richard Shusterman fait de « Talkin' All That Jazz », le rap de Stetsasonic, est fascinante. Nombre de lecteurs trouveraient sûrement ce texte plutôt pauvre. Shusterman en dévoile toute la richesse. D'abord en rappelant que sa transcription-traduction le met littéralement « à plat », qu'il n'a pas d'existence indépendamment de la musique qui le soutient, de sa profération et de sa mise en scène. Le rap est un « body language ». Plus précisément, Shusterman analyse méthodiquement tout ce qui s'y joue linguistiquement, socialement et artistiquement. Virtuosité verbale, ambiguïtés sémantiques volontaires, défis, inventions sonores, collages-échantillonnages-recyclages, revendication de la filiation au jazz ou du statut d'artiste. « Ce dernier point est très important. Un rapper comme KRS-1 se définit à la fois comme poète, enseignant, scientifique, philosophe et même méta-

physicien ! Ça met en cause beaucoup de nos préjugés, et c'est capital car ça donne au rap un pouvoir politique et éducatif. » Les arts populaires, rappelle Shusterman, sont accusés de tous les maux : régressifs, d'une nullité affligeante, inféodés au marché, opium du peuple, ils constitueraient un danger pour le niveau culturel général, etc. A ces arguments Shusterman oppose un... pragmatisme à toute épreuve : « Les intellectuels cherchent souvent un prétexte pour ne pas les prendre au sérieux. Comme la plus grande partie de ces productions sont nulles, fades et sim-

plistes, il leur est très facile de les rejeter en bloc. La « trahison des clercs » est de les avoir abandonnées aux pressions économiques. Plus que jamais, ces arts – rap, télé – ont besoin d'une critique, sinon ils resteront soumis aux diktats du business. On les accuse d'être commerciaux, mais les arts prétendument élevés ne le sont-ils pas tout autant, où la réussite se mesure en achats de musées ou par les prix ? Une petite anecdote : on m'a offert le texte de Stetsasonic, en revanche j'ai dû payer deux fois – aux Etats-Unis et en Grande-Bretagne – pour le poème de T.S. Eliot ! Sans commentaire. »

Pour Shusterman, il est urgent que les intellectuels élaborent une critique des arts populaires, car, dit-il, « on risque d'avoir une division de plus en plus profonde entre la vie intellectuelle et la vie culturelle réelle. Ce travail esthétique est indispensable, sinon la philosophie comme la culture populaire en souffriront ». Son livre est un premier pont jeté entre ces deux mondes. On espère qu'il y en aura d'autres aussi stimulants.

BERNARD LOUPIAS

« L'Art à l'état vif », de Richard Shusterman. Editions de Minuit, 272 pages, 145 francs.

(1) Les 27 et 28 mars se tiendra au Centre Pompidou, Studio 5, 5^e étage, un colloque sur Nelson Goodman (qui sera présent), un des plus importants théoriciens de l'art et grande figure du courant analytique. Richard Shusterman interviendra le 28 dans l'après-midi.